

EXCLUSIF Dimanche, 17 h 30. Au Louvre, la seule présence de Raoni est déjà une victoire. Il y a 16 ans, au cours d'un tournage sur les Indiens d'Amazonie, le photographe et cinéaste Jean-Pierre Dutilleux rencontrait le chef des Kayapos. Très vite, une grande amitié s'instaure entre eux. Un jour, Dutilleux que Raoni appelle « Kritako » (l'homme au nez en lame de couteau) réussit à faire venir au Brésil Red Crow, l'un des grands chefs indiens d'Amérique du Nord. Coup de foudre. Raoni veut mobiliser la planète autour du sauvetage de la selva sauvage, le poumon du monde. En février dernier, Dutilleux obtient des autorités de Brasília qu'elles accordent son passeport au chef kayapo. La France avait découvert Raoni, 57 ans, grâce à « Paris Match » qui l'avait présenté en couverture de son n° 2078 au côté du chanteur Sting. Elle l'a revu mercredi soir à la télévision comme invité-vedette de « Sacrée soirée », l'émission de Jean-Pierre Foucault sur T.f.1, avec Red Crow comme invité surprise. Et « Paris Match » s'est fait une joie de guider Raoni dans Paris.

Le rêve de Jean-Pierre Dutilleux, pionnier du reportage indigéniste, s'est réalisé. Le chef des Indiens kayapos vient défendre sa forêt en Europe et dans le monde !

RAONI A PARIS !



13/04/89

PARIS
MATCH

**LE CHOC DES
TROIS CULTURES : LA
SELVA SAUVAGE,
LE LOUVRE CLASSIQUE,
LA PYRAMIDE DU
FUTUR**

photos **BENJAMIN AUGER**
JEAN-PIERRE DUTILLEUX





Paris Match » a loué une vedette pour lui faire visiter la capitale par la Seine, notre rio Xingu à nous. Au cours de sa croisière, Raoni a réclamé des sandwiches et, dans l'assortiment, il a préféré les rillettes et le pâté aux crudités. Il a savouré une tarte aux fraises arrosée de Coca-Cola tiède, sa boisson favorite, à sa température favorite. Puis, il s'est posté à la proue du bateau et s'est longuement fait expliquer les monuments et particuliè-

rement la réplique de la statue de la Liberté au pont Mirabeau. Au pied de la tour Eiffel, il a fait stopper le bateau pour contempler la vieille dame qui fête ses cent ans, et il a levé le pouce en disant : « Meikumbre » (très bon, en kayapo). Le soir, il a regardé la télévision avec Jean-Pierre Dutilleul, et il a découvert en riant les joies du zapping. Enfin, il a préparé sa coiffe d'apparat avec le plus grand soin. C'est le moment de recueillement qu'il réserve aux veillées d'armes ou de cérémonies.

COIFFÉ DE SES PLUMES D'APPARAT, IL SALUE LES CENT ANS DE NOTRE TOUR EIFFEL





AVEC UN ARC MODERNE, IL RETROUVE SES GESTES DE CHASSEUR DANS LA FORET DE RAMBOUILLET

En arrivant samedi après-midi chez son hôtesse, Catherine Goux, au cœur de la forêt de Rambouillet, Raoni reçoit en cadeau un arc de chasse ultra-moderne. Il retrouve aussitôt, dans une forêt de l'Île-de-France, son instinct de la selva. Sur les six flèches, il n'en récupérera qu'une. Il s'amuse à chercher des terriers, des pistes d'animaux. À l'aide d'une carte d'Air France, Jean-Pierre Dutilleul lui apprend à avoir la perception du monde. Le chef kayapo comprend

alors que la distance entre Rio et Paris est environ dix fois plus grande que celle qui sépare Rio du fleuve Xingu. Mais après sa promenade du lendemain sur la Seine, tombant dans un embouteillage rue de Rivoli, il posera cette question : « Est-ce qu'on est toujours en France ? » Le dimanche se terminera par une rage de dents et le secours providentiel du docteur Françoise Huth qui lui arrachera une de ses dernières molaires. Le producteur Xavier Gélin lui fait alors prendre ses empreintes pour lui offrir un dentier.



LE JOURNAL DE VOYAGE DE RAONI

**"Le douanier
à casquette fixe ma
couronne de plumes...
Il tamponne
mon passeport...
C'est gagné !"**

RAONI

Voici, en exclusivité, le journal de voyage en Europe de Raoni, une traversée historique de « la grande lagune salée ». Patrick Mahé a reconstitué cette fabuleuse odyssée à travers les confidences de Raoni à Jean-Pierre Dutilleux, son ami depuis 16 ans, en langue kayapo et traduites simultanément en portugais et en français.

**Récit
recueilli
par
PATRICK
MAHE**

Non, ce n'est pas une hallucination. L'homme blanc à qui je tends un petit carnet vert lève la tête et me regarde. Il porte une casquette plate et moi une couronne de plumes jaunes. Il fixe ma photo où percent mes yeux brillants, dominant d'autres plumages d'apparat, et jaillit, pleine face, le plateau qui fait cercle dans ma bouche, comme une soucoupe. Ce plateau rouge est la marque des guerriers de ma tribu. Et moi, comme c'est écrit sur le papier, je m'appelle Raoni. Je vis au cœur même de l'Amazonie. Je suis un chef (cacique) des Indiens kayapos.

L'homme à casquette jette un dernier coup d'œil curieux sur moi. De la main droite, il écrit quelques mots sur la feuille et plaque un tampon. Derrière moi, un grand sourire éclaire le visage de Jean-Pierre Dutilleux, mon ami blanc de toujours. Il ne peut réfréner un compliment en kayapo, ma langue natale : « Bravo, Raoni, tu es arrivé en France ! Bravo. »

Pour Jean-Pierre, « Nambikwa » (l'ami), « Kritako » (l'homme au nez en lame de couteau), le rêve de sa vie se réalise avec le mien. Je le connais depuis beaucoup de lunes. Dans son calendrier à lui, cela fait seize ans. Moi, je compte jusqu'à trois. Après, je ne compte plus.

Je n'oublierai jamais l'apparition de Jean-Pierre. C'était à la nuit tombée et les rives du Xingu, à l'entrée de notre village de huttes, ne s'illuminaient que de la lueur de nos torches. Je le revois, debout, dans son canot. Nous le guettions, tous couverts de peinture noire, arc, flèches et massue à la main. A l'époque, nous étions encore et toujours en guerre contre les invasions des fazendeiros. Ces fermiers viennent occuper nos terres. Ils tuent les bêtes et certains chassent l'Indien. Nous ne sommes pas des bêtes. En abattant l'Indien, le Blanc (Carai'ba) tue la forêt. En tuant la forêt, il condamne ses enfants et se tue lui-même... Et nous, finalement, nous le défendons en nous défendant de lui afin de protéger la forêt.

Quand Jean-Pierre a posé le pied sur

la rive, mes guerriers sont restés en retrait et, seul, je me suis approché de lui. Je lui ai ouvert le chemin du village et lui ai présenté l'un de mes dix enfants qui souffrait d'une plaie ouverte à la jambe.

Jean-Pierre l'a soigné pendant trois jours. Il a sorti des poudres, des pansements et multiplié les piqûres. A cause de son nez très fin, on l'a surnommé « Kritako ». Mais pour devenir « Nambikwa », l'ami, il a dû faire ses preuves.

Et Jean-Pierre n'a pas tardé, contrairement à tous les Blancs de passage qui promettent beaucoup mais ne donnent rien, à gagner ma confiance. Il était venu pour tourner un film. Avant même de commencer le tournage, il nous a offert, à nous les Indiens, une part de production. Il a tenu parole.

Il y a bien des lunes de cela, il m'a dit que l'argent était prêt. Nous avons remonté le rio, pendant deux ou trois jours de canot. Au bout d'une piste en herbe, j'ai découvert un petit avion. Je n'en avais jamais vu de si près. D'habitude, nous en apercevions — très rarement — au-dessus de nos têtes. A ce signe on savait qu'un Blanc débarquait dans notre zone. Pour une fois, c'est moi, Raoni, chef des Kayapos, qui montais vers le ciel pour aller chez les Blancs. Et l'esprit qui m'accompagne toujours et partout me soufflait que c'était bien pour les Indiens.

**"Si vous avez besoin
de revolvers, c'est que vous n'avez
pas de bons chefs"**

Nous sommes arrivés à São Paulo. J'ai eu comme un vertige. Trop de foule, trop de fumée, trop de bruit. J'avais mal à la tête. A tous les coins de rue, des policiers surgissaient avec de gros revolvers. J'ai demandé à Jean-Pierre :

- Pourquoi ces revolvers ?
- Pour maintenir l'ordre.
- Si vous avez besoin de revolvers



Vendredi 7 avril. Raoni, le chef des Kayapos venu d'Amazonie, découvre les joies de la plage à Ipanema, à Rio.



Petit-déjeuner dans sa chambre d'hôtel. Raoni s'adapte parfaitement à ce monde si nouveau pour lui. Dignité de grand chef oblige.



Raoni arbore son premier passeport. Il permet de défendre sa

pour maintenir l'ordre, c'est que vous n'avez pas de bons chefs.

Jean-Pierre a eu l'air d'être d'accord. Et c'est là que j'ai ouvert mon premier et unique compte en banque. Jean-Pierre a fait remplir un tas de papiers puis il m'a guidé, crayon en main, pour signer « Raoni ». Je n'avais jamais écrit mon nom...

Le plus dur, enfin le plus cocasse, a été de récupérer l'argent. Il était à Rio, chez le distributeur du film. J'y suis allé tout seul armé d'une massue car le gars ne voulait pas payer. J'ai fracassé le bureau du comptable et je suis ressorti avec mon chèque ! Avec l'argent, j'ai acheté des perles pour ma femme, un filet de pêche et quatre-vingts fusils... pour la chasse. Tout cela, c'est à Jean-Pierre que je le dois. Mais Kritako ne s'est pas arrêté là. Il a même participé à nos guerres contre les fazendeiros. Soudain nous surgissons, le soleil dans le dos, autour des campements. On ne pouvait pas nous voir. Notre corps, couvert de peintures, était couleur de cendres. Jean-Pierre m'avait expliqué la réputation féroce des Kayapos. Lorsqu'on parlait de nous, les « Txuccaramae » (ceux qui vivent au-delà des chutes Von Martius), c'était pour nous attribuer le massacre de nombreux explorateurs. Moi, Raoni, je l'affirme, nous n'attaquons pas les fermiers envahisseurs pour les tuer, mais simplement pour les effrayer et les forcer à s'installer plus loin. Quand il y a eu des massacres, je n'étais pas là pour les empêcher. D'ailleurs, Kritako le sait bien. Il m'a vu commander. Et c'est là qu'il est devenu vraiment « Nambikwa », notre ami sûr. Pendant le tournage de « Raoni », le film qu'il m'a consacré, les chefs de guerre voulaient tuer Kritako afin de montrer aux autres Blancs qu'ils étaient prêts à tout pour se défendre. Je m'y suis opposé. Je leur ai dit que son film pouvait nous aider. Et c'était vrai...

Un jour, il m'a fait cadeau d'un livre d'images. J'y ai découvert mes frères indiens d'Amérique du Nord. Sur une carte, Jean-Pierre m'a montré où ils

vivaient. Et d'où lui venait. J'ai commencé à lui parler voyages. Je lui répétais sans cesse : « Je veux connaître ces gens-là, je veux découvrir ton village. » Je n'avais aucune notion de l'Amérique ou de l'Europe, je savais simplement que c'était au-delà de tout.

Et puis, Kritako est parti, justement, pour l'Amérique. Il m'a expliqué qu'il devait présenter son film lors d'un vaste rassemblement d'Indiens. Il voulait que je l'accompagne, mais impossible de quitter le Brésil, impossible d'obtenir le petit carnet vert avec tampons officiels et photo que je tiens aujourd'hui dans mes mains et grâce auquel je suis en France.

“Mon frère, le Sioux Red Crow, est reçu à Brasilia comme un chef d'Etat”

Pour mes frères inconnus, je lui avais remis des arcs et des flèches de ma tribu. Jean-Pierre me rapporte des plumes d'aigle et du tabac sacré que lui a offerts Red Crow (Corbeau Rouge), le chef sioux d'Amérique du Nord. Dès lors, mon envie de le connaître et celle de voyager tournent à l'obsession. Mais déjà, je ne suis plus seulement le chef de mon village. Avec Jean-Pierre, nous entamons une tournée des dix-sept nations du Xingu. Je recueille de précieuses informations auprès des autres tribus. Tout cela se fait en canot, dans un rayon d'action de cent kilomètres selon les calculs de Kritako-Jean-Pierre. Aujourd'hui, un petit avion nous permet d'aller très loin, jusqu'à 1500 kilomètres...

Et puis, voilà seulement quelques lunes, le ciel est avec Jean-Pierre et donc avec nous. Le nouveau président de la Funai (Fondation nationale pour les Indiens), Apoena Meireles, est le frère d'une amie très chère à Kritako. Il donne enfin l'autorisation d'accueillir au Brésil mon frère Red Crow. A Brasilia, on le reçoit comme un chef d'Etat. Il bénit la ville de son

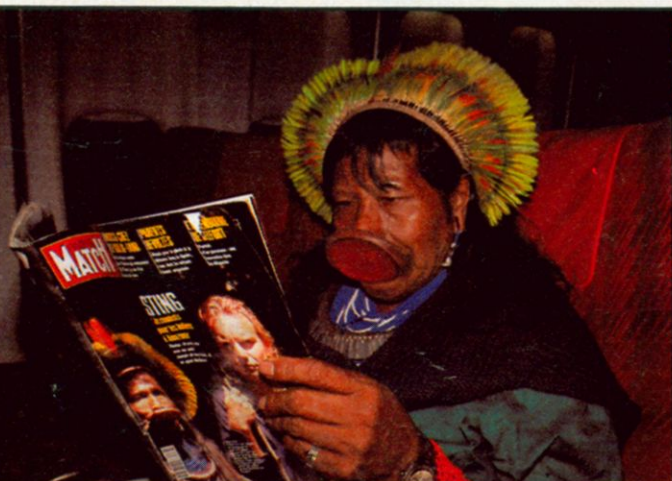
calumet sacré qu'il m'offre le septième jour.

On n'imagine pas ce que furent nos premiers contacts. Le coup de foudre, comme dit Jean-Pierre qui en pleurait devant nous. Au village, nous avons construit une hutte en feuilles de bananier. Au centre, nous avons disposé un foyer dans lequel sont entassées des pierres chauffées au rouge. Et là, dans le noir absolu, nous nous sommes enfermés avec Red Crow, neuf chefs du village et Jean-Pierre et, transpirant sous la chaleur, respirant l'haleine de la terre, nous sommes entrés en contact avec les esprits.

Avec Red Crow, une intime complicité s'est établie. Il parlait en anglais à Jean-Pierre qui me traduisait moitié en kayapo, moitié en portugais. Il m'a raconté le destin tragique des Indiens d'Amérique du Nord. Chez nous, à ce moment-là, se préparait une nouvelle Constitution nous offrant, enfin, des garanties très importantes pour la survie de notre peuple. Red Crow m'apprend à ne rien laisser passer. A la suite de ça, je débarque au siège de la Funai, à Brasilia, pour exiger la reconnaissance de nos terres et une ligne de démarcation aux frontières du parc du Xingu. Un jour même, j'arrive avec deux cents guerriers, après trois jours de camion sur la Transamazonienne défoncée.

Tout cela ne suffit pas. Jean-Pierre veut que le monde entier s'intéresse à notre sort. Il a l'idée d'associer à notre cause un grand chef blanc aimé de tous. Et c'est ainsi qu'un jour, il arrive avec le chanteur Sting et sa femme Trudie. Sting vient de remplir le Maracana, à Rio, le plus grand stade du monde. C'est mon ami Megaron, le premier Indien nommé directeur du Xingu par la Funai, qui facilite la rencontre. Nous passons ensemble trois jours très bons (meikumbre). Sting a l'air de nous aimer. Il échappe à la morsure d'une tarantule, sa femme à celle d'un serpent. Une panthère leur file sous le nez et le sorcier leur enseigne un rien de sa magie. Jean-Pierre (suite page 88)

Comment aider Sting et Raoni à sauver la forêt amazonienne. Sur votre Minitel. **36 15 MATCH**



support : un document qui va lui cause dans le monde entier.

Dans l'avion d'Air France, il découvre le grand reportage de « Paris-Match » où il est photographié avec son ami, le chanteur Sting.

Raoni est invité dans le poste de pilotage par le commandant de bord, M. Gay, dont c'est le dernier voyage.

LE JOURNAL DE VOYAGE DE RAONI

Pour « Paris Match », Raoni a coiffé sa grande parure de cérémonie. voulant souligner qu'il poursuit en France son combat pour la survie de l'Amazonie, il s'est enduit le corps de peintures de guerre à base de cendres et de colorants végétaux. C'est ainsi qu'il est apparu aux téléspectateurs de T.f.1.

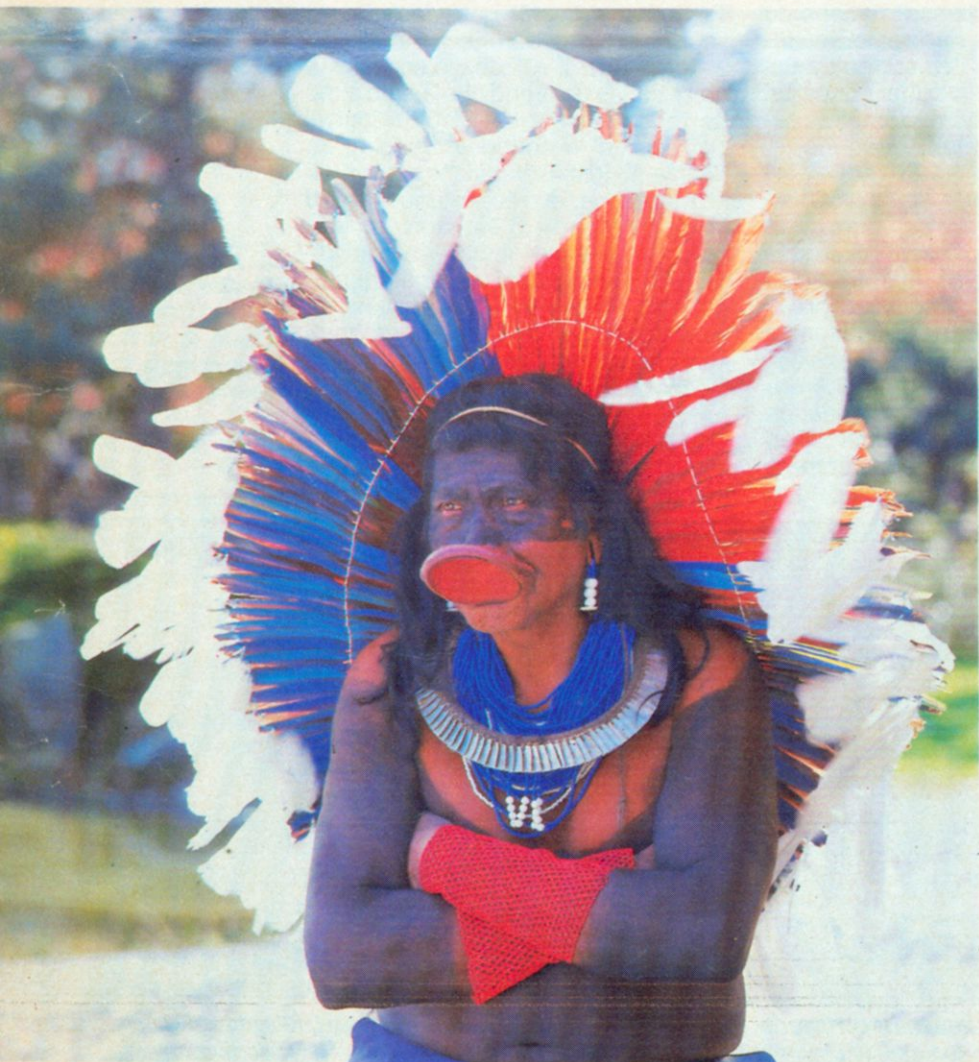
(suite de la page 87) prend mille photos. Elles font le tour du monde. Quelques lunes plus tard, Kritako-Jean-Pierre vient me chercher au village. Vite, il faut aller à São Paulo. Sting doit chanter. Je le retrouve à l'hôtel dans le plus grand secret. La pluie noie la ville. Sting s'inquiète. Dans le taxi, il me questionne, sans trop y croire : « Tu ne peux rien faire ? » « Je vais penser très fort. » Cinq minutes plus tard, la pluie s'arrête. Je ne suis pas surpris. Mon esprit protecteur a l'habitude de réussir des prodiges tellement étonnants pour les Caraïbas (les Blancs). Le concert aura lieu. Moi, je suis dans les coulisses. Soudain, Sting arrête sa musique et, dans un portugais appris à l'hôtel avec Jean-Pierre, il lance : « J'espère que vous allez respecter les droits des Indiens ? » La foule hurle : « Oui ! » Et je comprends qu'elle est sincère. Alors Sting m'invite à ses côtés et nous entamons un chant xingu à deux voix : « Tamata, Tamatio-é, tio-é, tio-é », repris en chœur par 60 000 personnes. Ensuite, tout va très vite. C'était en octobre, se souviendra toujours Jean-Pierre. Quatre lunes plus tard, Sting le rejoint à Brasília. Ils sont reçus par le président José Sarney. L'autorisation de sortie du territoire m'est accordée !

Le 4 avril 1989, lorsque Jean-Pierre vient me chercher, il y a un mois, déjà, que je l'attends à Brasília. A ce moment-là, j'ai de la fièvre et je crains d'avoir la malaria. On me conduit à l'hôpital. Je subis tout un tas d'examens. Je passe d'une éprouvette à l'autre. On analyse mon sang. Ouf ! je n'ai rien, sauf quelques maux de tête. Je passe devant un appareil de photo, coiffé de plumes, pour le passeport tant espéré.

Soudain l'orage tombe sur l'avion : ce sont les esprits qui me retiennent

Le 5, sans le vouloir, je joue un mauvais tour à Kritako. Malgré lui, je retourne dans mon village pour dire au revoir à tous les miens. L'esprit qui m'accompagne me commande de rester plus longtemps, mais je ne peux pas et nous redécollons. Dans le ciel, l'avion semble échapper au contrôle du pilote et fait comme un léger arc de cercle. Celui-ci s'inquiète. Je le rassure : « Ce sont les esprits qui veulent que je m'attarde. » Tout à coup l'orage tombe et des éclairs nous attaquent. Il faut se poser d'urgence. Nous atterrissons au pied d'une fazenda isolée, sans téléphone ni radio. Nous ne pouvons pas re-

partir avant le lendemain matin. Je dors mal. Jean-Pierre, lui, n'a pas fermé l'œil de la nuit, ainsi qu'il me le confiera. Il avait tellement peur que tout échoue au dernier moment. A Rio, j'ai découvert la mer et je me suis baigné pour la première fois. Puis l'avion d'Air France m'est apparu sur la piste. Je n'en avais jamais vu de si gros. Je n'en croyais pas mes yeux. Un chef à casquette nous a accueillis et des jeunes filles, toutes en tenue bleue, nous ont installés à bord. J'ai dormi très vite. Je n'ai pas diné. J'ai à peine regardé les images du film. Au réveil, un autre chef à casquette est venu nous chercher et nous sommes montés dans une pièce ronde pleine de lumières clignotantes. Au-dessous de nous, les nuages d'abord, puis les côtes. Jean-Pierre a crié : « C'est la France ! » Il est drôlement fier, Kritako, d'avoir réussi à m'emmener jusqu'ici. Il n'arrête pas de sourire quand l'homme à casquette plate me rend mon passeport en gardant un œil curieux sur mon plateau et mes plumes. Il sait qu'il a gagné. Mais sa plus grande émotion, c'était à l'aéroport de Rio, lorsque le douanier brésilien m'a laissé franchir la ligne jaune, ce qui, m'a-t-il dit, nous permet d'arriver de l'autre côté des frontières, de l'autre côté de la lagune salée... A Paris. ■



Le message de Danielle Mitterrand

Nous nous sommes engagés dans la bataille jamais gagnée et toujours nécessaire pour plus de libertés. Assurer aux hommes d'aujourd'hui et de demain les conditions d'une existence digne, c'est tout faire pour sauver les équilibres vitaux de notre planète.

Nous entrons hélas ! dans une folle course à la vie à la mort.

Pourquoi ?

Pourquoi courir vers plus de profits, plus d'argent, plus de richesse immédiate, si c'est au mépris de la vie ?

Aujourd'hui, par exemple, la destruction des ressources naturelles amazoniennes au profit d'un gain immédiat est en marche au mépris de la vie des communautés indigènes, mais aussi au mépris de l'avenir de l'humanité.

Ce n'est pas par hasard que France-Libertés a choisi de soutenir ces populations, parce qu'à travers leur combat quotidien pour survivre, se situe le véritable enjeu des équilibres vitaux de notre planète.

Pourquoi courir vers plus de droits, de justice et de libertés, si nous prenons conscience que personne ne pourrait y prétendre dans un monde de désolation, sans oxygène, sans protection naturelle ?

Qui gagnera ? La folie du profit pour le profit ? Ou le respect de la vie et l'amour de son prochain ? Curieuse compétition qui met en jeu le tout ou rien, la vie pour tous ou la mort pour tous. Est-ce une fatalité que l'homme soit ainsi fait ? Qu'il coupe les arbres ou qu'il brûle ses forêts pour s'enrichir ou payer ses dettes ou simple-



L'APPEL DE STING

"Aidez-nous à sauver la forêt vierge !"

Comment m'est venue l'idée de mon combat pour la forêt amazonienne ? Presque par hasard. En 1987, grâce à la complicité de Jean-Pierre Dutilleux, j'ai eu l'occasion de visiter la forêt vierge, et de découvrir les hommes qui la peuplent. Cette rencontre a changé ma vie. Devant tant de beauté, j'ai compris combien il était essentiel de préserver la forêt et combien il est important que chacun de nous prenne conscience de l'urgence de ce problème. Jean-Pierre et moi avons tenté

d'expliquer les dangers qui menacent la forêt amazonienne, les conséquences que sa destruction entraînerait dans notre vie quotidienne et ce qu'on peut faire pour l'arrêter. J'espère vous convaincre de la « magie » de la forêt amazonienne et de ceux qui l'habitent. Si nous réussissons dans notre entreprise et arrivons à convaincre le plus grand nombre possible de gens qu'il y a quelque chose à faire, je laisserai alors l'écologie à nos amis écologistes, et je me consacrerai, de nouveau, à la chanson. ■



Premier briefing, lundi soir, de l'émission « Sacrée soirée ». De g. à d. : Jean-Pierre Foucault, Sting, Raoni, Jean-Pierre Dutilleux et Mégaron. Sting et Dutilleux viennent de publier « Amazonie, lutte pour la vie » (Lattès).

Sting

ment survivre ? Qu'il pollue le ciel ou la mer, il prépare pour l'ensemble de l'humanité, aussi bien que pour ses propres enfants, un monde invivable. Là, nous sommes tous logés à la même enseigne.

L'humanité ne peut plus se permettre d'erreur, elle entre dans une ère nouvelle. Prend-elle conscience de l'enjeu ?

« Plus jamais ça », entendons-nous trop souvent. Plus jamais d'Hiroshima, plus d'armes chimiques. Et pourtant...

Plus jamais d'« Amoco Cadiz ». Et pourtant...

Plus jamais de Tchernobyl. A savoir...

Plus jamais, plus jamais...

Nous n'avons ni le droit, ni le temps d'attendre que les jeunes générations rectifient les irresponsabilités de leurs parents. D'ailleurs, en auront-ils les moyens ? Certains processus engagés ne sont-ils pas déjà irréversibles ?

Je n'imagine pas que les nouvelles générations s'abandonnent à la fatalité. Qui leur fera admettre aujourd'hui que l'amas de richesses sans notion de partage apporte le bonheur ?

Ces nouvelles générations devront opposer leur farouche volonté de vivre à ceux qui ont déjà abandonné tout espoir, écrasés par la misère, et qui développent dans la violence une philosophie souvent nihiliste : « Puisque nous n'avons plus rien à perdre, détruisons et entraînons les autres dans notre désespérance. »

Nous voyons bien que la notion de patrimoine commun pour la survie de l'humanité se développe. La définir, la circonscrire, la respecter est déjà notre affaire.

Seulement, actuellement, nous vivons le comble de l'absurde. Plus le monde avance vers la conquête de la culture, de la connaissance, de la santé, des droits humains et de l'enrichissement sous toutes ses formes, plus nous courons tous vers le néant.

Faire ce simple constat : riche, pauvre, blanc, noir ou jaune, religieux ou athée, avide ou généreux, puissant ou démuné, nous avons le même besoin commun d'oxygène pour vivre, d'ozone pour nous protéger des rayons meurtriers du soleil et de protection pour permettre à la faune et à la flore de se développer. La responsabilisation de l'individu ne suffit plus : il faut en appeler aux instances de décision collective.

Le siècle que nous venons de vivre nous a permis de défendre les droits politiques, sociaux, économiques et culturels. A quoi tout cela servirait-il si l'individu ne retrouvait plus dans son environnement la possibilité de jouir de ses droits ? A quoi servira de célébrer le Bicentenaire si nous ne sommes pas capables d'engager la nouvelle révolution nécessaire non seulement au progrès de l'homme en tant qu'être social, mais aussi à sa survie biologique ?

La fondation France-Libertés s'est définitivement et concrètement engagée dans cette voie : par nos actions dans le tiers monde, nous aidons ces populations indigènes menacées, mais notre message auprès des grandes instances nationales et internationales de décision est aussi un appel au sursaut pour la vie. ■

"L'AVENIR DE LA PLANETE PASSE AUSSI PAR LA SURVIE DES INDIENS"

Danielle Hittelman